

# EXPÉDITION AU PAMIR AFGHAN

- JUILLET 2012 -

RÉCIT D'ARNAUD PASQUER

## LE PROJET

C'était de gravir et descendre à skis le Noshaq, 7492 m, plus haut sommet d'Afghanistan, à la frontière avec le Pakistan.

L'équipe était initialement composée de François, un Parisien non gumiste mais que certains gumistes connaissent, initiateur du projet, et moi-même, le seul ayant été intéressé par son projet, 6 mois avant le départ. Dès lors je parle du projet autour de moi, rencontre pas mal de monde et finis par « recruter » deux jeunes Grenoblois avides d'aventure (et dont ce sera la première

expé), puis nous décidons de proposer à des trekkeurs de partir avec nous randonner dans le Pamir afghan avant l'ascension du Noshaq afin de mutualiser les frais. À ma grande surprise, cette proposition rencontre un grand intérêt, surtout au sein de la gent féminine gumiste. Mais au final seules Emilie et Isabelle signent, ainsi qu'une Grenobloise et un Grenoblois porteur d'un handicap (je prendrai le risque de l'emmener comme caution « masculine » vis-à-vis de la population pour le retour de ces dames). Quatre alpinistes, quatre trekkeurs, c'est parfait.

*Passage de la frontière : char russe à gauche, bazooka, euh non, skis à droite !*



## LES PRÉPARATIFS

17 jours après le départ et un trek épique dans le Pamir afghan (voir le compte-rendu de ce trek écrit par Emilie dans le précédent Crampon), nous voilà désormais trois : les trekkeurs sont partis depuis deux heures, avec François qui a renoncé le matin même à continuer l'aventure (problèmes gastriques, de cheville, sacs égarés, temps perdu, il préfère arrêter là la « scoumoune »). Nos porteurs (seulement 12) recrutés, notre guide et notre cuistot renvoyés faute d'argent, nous partons (enfin) pour la vallée minée du Noshaq. Nous ferons... 2 kilomètres ! Sitôt passée la sortie du village, les militaires nous stoppent. Nous ne comprenons pas, tentons de négocier. Le chef de la police arrive en jeep, Malang s'en mêle et défend notre cause pendant trois heures et même le lendemain à l'aube : c'est le premier Afghan à être allé au sommet en 2009, lors de la deuxième grosse expé internationale — avec guides français — organisée pour célébrer la fin de la guerre, et il habite ce village. Rien n'y fait. Nous apprenons ce qu'il s'est passé à la frontière tadjike : il y a eu 150 à 200 morts, la frontière est fermée. Et la présence de mines, la pénurie de soldats pour nous accompagner, la peur que les Talibans pakistanais profitent du chaos ambiant pour venir par cette vallée, font qu'ils nous interdisent définitivement l'accès à cette vallée et même à tout l'Hindu Kush ! C'est la douche froide mais il nous faut rebondir.

Le chef du village, au courant de notre périple (il faut dire qu'il n'y a pas foule qui vient ici) nous montre un livre écrit par un guide italien amoureux de la région (c'est lui qui avait organisé la première expé après 25 ans de guerre). C'est le seul semblant de topo existant sur la région. Quelle trouvaille ! Nous

retournons avec à Ishkashim et négocions le droit d'aller quand même dans une vallée fermée par un cirque et n'aboutissant pas à la frontière pakistanaise. Demande accordée !! Yaahouuu !

Entre temps, je passe voir Malang, qui me prête gentiment ses chaussures d'alpi, des Koflach des années 80, trop grandes pour moi mais qui me rendront bien service puisque je n'avais que mes chaussures de ski ! Alexandre et Franck, eux, n'avaient pas prévu de skier donc avaient leurs grosses. C'est donc plein d'entrain que nous partons désormais en taxi (jeep) en direction de Kishni-Khan, le petit village situé au pied de la vallée

du même nom que nous allons explorer. Nous recrutons sept porteurs dans le petit village pour monter notre matériel en haut de la vallée, difficilement car les

villageois ne s'aventurent pas si haut sur la montagne qu'ils jugent dangereuse. Nous payons un bon prix, et c'est tout le village qui nous remercie, notamment les épouses, et le chef du village nous convie à un déjeuner chez lui, où tout le monde restera à nous regarder manger !

## LES ASCENSIONS

Il nous faudra seulement deux petites demi-journées pour remonter la vallée, le long de versants instables, et atteindre un bon emplacement de camp, situé au pied des montagnes, à 4300 m. Compte tenu des problèmes rencontrés nous prévoyons plus de jours pour rentrer et donnons rendez-vous à nos porteurs une semaine plus tard au même endroit, en espérant qu'ils aient bien compris le message : il n'est pas facile de communiquer même par signes dans des langues différentes.

**Des débuts difficiles :**  
**« Ils nous interdisent définitivement l'accès à tout l'Hindu Kush ! »**

Dans l'après-midi, nous partons faire une reconnaissance et remontons la moraine. Le cirque glaciaire de Kishni-Khan est à la fois petit et imposant. Deux sommets secondaires se dressent au milieu, sur les côtés, quelques sommets ou crêtes séparant les vallées deux à deux, et tout au fond du cirque, se dresse le Koh-e-Kishni-Khan, culminant à plus de 6500 m. L'arête, atteignable depuis un éperon raide et neigeux, semble difficile mais prenable, si on y consacre toute son énergie et plusieurs jours. Il ne faudra pas chômer si l'on veut y aller. Pour l'instant, nous souhaitons gravir le Koh-e-Kalat, accessible depuis notre camp de base. Une fois un replat atteint en passant par de raides éboulis, une pente de neige semble aboutir à son sommet. Nous l'avions repérée en montant la veille. D'ici, on ne voit pas grand-chose mais d'après notre semblant de carte, son altitude varie

entre 5300 m et 5600 m. Il n'existe aucun descriptif de son ascension. Exaltant ! Nous partirons de nuit à l'assaut du Koh-e-Kalat. Ensuite, nous monterons établir un camp avancé dans le cirque de Kishni Khan, au pied de l'éperon. Après on verra. À 2 heures, nous partons à la lueur de la frontale dans la moraine. L'attaque de la pente avait l'air proche la veille, en fait nous devons traverser une longue succession de collines d'éboulis, chacune masquant la suivante, et nous voilà embarqués dans une galère... On s'y perd un peu, Alex se repère mieux alors on le suit. Nous partons à gauche en longeant la paroi et plus ça va, plus ça devient raide. Les pierres roulent, il faut bientôt s'aider des mains au milieu d'un champ de pierres instables, ça devient presque de l'escalade. Le temps passe, finalement à l'aube nous atteignons le replat sans nous blesser et c'est

*Observation du cirque de Kishni Khan*





*Le Koh-e-Kalat : une partie de notre trace est visible à droite*

presque un miracle !

Nous avons fait peu de dénivelé (nous sommes à 4 650 m) mais la pente de neige est désormais droit devant nous ! Nous nous équipons et nous encordons. L'inclinaison est raisonnable sur les deux cents premiers mètres, puis la pente se redresse et reste soutenue tout du long. Des barres de séracs menacent depuis le haut de la rive droite. La neige enfonce franchement, jusqu'à une couche de glace qui rend le cramponnage parfois délicat. Peu à peu nous montons, la barre symbolique des 5000 m est franchie. Le sommet de la pente est proche, mais celle-ci se raidit et nous commençons à flancher. Le soleil commence aussi à réchauffer la pente, je me dis qu'il ne faut pas traîner afin d'être de retour avant que des coulées ne partent. Les crevasses se franchissent facilement, et nous débouchons à un col. De là, on peut apercevoir le sommet et cela nous donne du baume au cœur.

Nous laissons alors nos sacs au col et attaquons les pentes sommitales où l'on s'enfonce encore diablement. L'effort est rude, mais nous ne fléchissons pas. C'est en fin de matinée, exténués, que nous arrivons en haut. Yes ! J'aurais fait la trace de bout en bout et c'est une grande joie pour moi que d'avoir emmené mes deux lascars là-haut. Mine de rien, ils viennent de battre leur record d'altitude à 5500 m, en empruntant un itinéraire non décrit. Après toutes les péripéties subies depuis le début de l'expédition, nous savourons ce moment et rentrons fatigués mais heureux à notre camp, en faisant bien attention à la descente. Repos le lendemain car nous sommes très fatigués. Puis nous effectuons des allers-retours sur la moraine pour déplacer tout notre camp plus haut, en plein centre du cirque, à 4 900 m, afin de voir ce que nous pouvons faire là-haut. Nous creusons une

terrasse dans la neige. Nous découvrons aux jumelles que nous ne pourrons pas faire le Kishni-Khan avec le peu de jours qu'il nous reste au vu de la difficulté technique et de la hauteur de cette face. Dès lors nous partons en reconnaissance et effectuons une petite course, en montant sur le pic planté en plein milieu du cirque.

La pyramide de neige située sur l'arête du Kishni-Khan sera la course suivante : départ à 4h30. L'acclimatation a fait son œuvre, nous sommes en meilleure forme que quelques jours auparavant. Le temps est superbe, le ciel parfaitement pur et nous bénéficions d'un bon regel. L'attaque des pentes se fait sans souci, la neige crisse et tient bien sous nos crampons. Le passage plus raide est facilement expédié et nous sortons au soleil sur une large selle.

La pyramide se trouve sur la droite et s'atteint facilement. Le panorama qui se découvre à nous est époustoufflant. L'Hindu Kush afghan se déploie dans toute sa splendeur. L'arête neigeuse menant au sommet du Kishni-Khan n'est pas très évidente, mais tentante. Dommage. Au loin, une imposante masse de roc et de glace : le Koh-e-Mandaras, à 6628 m. Vers l'Est, de nombreux et beaux sommets de plus de 6000 m. Derrière nous, le Pamir tadjik. Superbe spectacle. Mais le Noshaq est bien caché, nous ne pouvons pas le voir ! Nous savourons toutefois pleinement ce moment. Une grande joie partagée. Cette ascension sera la dernière.

Deux jours plus tard, perché sur un rocher je vois arriver les porteurs au loin, à l'heure prévue, c'est un vrai soulagement !

## LE RETOUR

Maintenant nous devons rentrer à Ishkashim pour nous informer de la situation à la frontière : elle ne s'est pas améliorée, bien au contraire... Les trekkers, par une chance incroyable, ont réussi à passer à la

frontière au niveau de Khorog, à l'épicentre des troubles. Or la région de Khorog est fermée aux étrangers, les touristes en provenance de Douchanbé se font refouler, le réseau téléphonique et Internet sont coupés. Quelle sera la situation pour nous ? Nous rassemblons nos dernières économies (pas moyen de retirer de l'argent dans cette région), et engageons un taxi, accompagnés de notre fidèle guide Djalil qui avait déjà accompagné les trekkers.

Le trajet se déroule sans encombre, sauf une fouille complète des bagages à un checkpoint (contenu des appareils photos inclus), qui prendra un certain temps. Les gardes-frontières sont un peu sur les dents. À la frontière à Khorog, impossible de passer. Nous y rencontrons un général, ancien

adjoint et ami du commandant Massoud. Il dirige la police des frontières pour neuf provinces

d'Afghanistan et dispose d'une centaine de « gardes du corps », c'est dire son importance ! Nous lui faisons part de nos problèmes. Fier que l'on soit venu dans son pays pour escalader ses montagnes, il nous promet de nous aider et œuvre en coulisses pour plaider notre cause auprès des Tadjiks. Deux jours passent et rien n'y fait. Je lui avais soufflé lors de notre rencontre que si quelques-uns de ses hommes se rendaient au nord (à la seule frontière ouverte), nous pourrions nous joindre à eux... Il s'y rend effectivement le lendemain mais il est réticent à nous y emmener. Nous n'avons plus assez d'argent pour reprendre une jeep et il ne nous reste que peu de temps pour pouvoir prendre notre avion à Douchanbé, la situation devient problématique. Finalement, en pleine nuit, à 2h30, il appelle : « Vous avez une heure pour nous rejoindre, nous partons ! ».

Une journée complètement folle débute alors... Les véhicules (une trentaine !) manœuvrent, les moteurs rugissent, les faisceaux des phares éblouissent. Vite, nous

**« Ils nous passent un savon... pour avoir désobéi aux ordres de l'État français ! »**

chargeons nos sacs dans un camion bâché, puis nous grimons à l'arrière dudit camion, et partons, assis et sautant sur des caisses d'explosifs, une kalachnikov entre les jambes. Le convoi s'enfonce dans la montagne, sur une piste à l'afghane : défoncée, sinueuse, étroite, bordée de précipices... Au bout de quatre heures de secousses, nous sommes noirs de poussière et toussons sans arrêt. Un calvaire ! Il fait jour et un camion crève.

Le reste du convoi est devant, seuls restent un camion et un blindé. Nous sortons les appareils photos et sympathisons avec les soldats afghans. Très vite, la séance tourne à la grande crise de rigolade : au milieu de soldats hilares et qui en redemandent sans cesse, téléphone portable au poing, nous prenons en main toutes les armes du convoi (kalachnikovs, mitrailleuses de divers calibres, lance-roquettes...), prenons

des poses, mimons des scènes d'action et tournons même quelques séquences de films. Deux heures plus tard, nous reprenons la route et traversons certaines zones rendues dangereuses par la présence de Talibans. Mais avec ces soldats à nos côtés, nous sommes en sécurité. 24 heures plus tard, arrivés à Konduz, le général demande alors à six de ses hommes de nous conduire en jeep à la tombée de la nuit à la frontière. Merci ! Après une dernière crevaison à quelques kilomètres de la frontière qui rendra nerveux nos soldats et une nuit passée à la frontière dans un bâtiment militaire afghan où nous croiserons au matin des soldats américains médusés, nous arriverons juste quelques heures avant le départ de notre vol, et serons accueillis par l'ambassadeur lui-même, un

attaché militaire, un flic en civil et le vice-consul, qui nous passent un savon... pour avoir désobéi aux ordres de l'État français, qui étaient de ne pas bouger !

J'avais tout imaginé, et même si nous nous rendions dans la région la plus « sûre » d'Afghanistan (et quasi la seule), je m'attendais à pas mal d'imprévu, y compris des difficultés pour entrer dans le pays. Mais que l'on ne puisse pas le quitter suite à des

heurts très violents au Tadjikistan (qui est pourtant sorti de la guerre civile il y a 15 ans), ça, je ne l'avais pas prévu !

Reviendrai-je dans cette région, est-ce recommandable de s'y rendre ? Je dirais oui, assurément, pour la beauté et la quiétude du Pamir, le formidable terrain de jeu pour l'alpinisme que constitue l'Hindu Kush, mais peut-être dans quelques années seulement : malgré

une volonté manifeste de vouloir développer le tourisme, ils ne sont pas encore vraiment prêts (trop de règles, prix des jeeps et surtout des nuits bien trop élevés, pertes de temps en autorisations, interdictions nombreuses). Ou alors y aller en connaissance de cause, en prévoyant le double du temps nécessaire !

Déçu ? Non. Je souhaitais partir en expédition faire une descente d'anthologie à ski, j'ai plutôt réalisé un beau voyage. Comme l'a si bien dit Franck en conclusion de son compte-rendu : « Jamais nous ne regretterons ce voyage. Jamais nous n'oublierons l'Afghanistan. »

Ecrit avec l'aide de l'excellent compte-rendu de Franck (38 pages, sans les photos)

*Les fameux héros du dernier film d'action afghan...*

